

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	43 (1914)
Heft:	4
Artikel:	L'école du village et l'enseignement régionaliste et esthétique [suite]
Autor:	Montenach, Georges de
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1041261

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

XLIII^{me} ANNÉE. N° 4. 15 FÉVRIER 1914.

Bulletin pédagogique

**Organe de la Société fribourgeoise d'éducation
ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG**

Abonnement pour la Suisse : **3 fr.** — Pour l'étranger : **4 fr.** — Prix du numéro : **20 ct.**
Prix des annonces : **15 ct.** la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces
répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à **M. le Dr Julien Favre, professeur à l'Ecole normale, Hauterive-Posieux.**

Pour les annonces, écrire à **M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg**, et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à **l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérrolles, Fribourg.**

SOMMAIRE. — *L'école du village et l'enseignement régionaliste et esthétique (suite). — Résultat d'une visite sanitaire. — Honneur et fidélité. — Conférence régionale à Flaugères. — Variétés. — Echos de la presse. — Bibliographies. — Chronique scolaire. — Avis.*

L'ÉCOLE DU VILLAGE ET L'ENSEIGNEMENT RÉGIONALISTE ET ESTHÉTIQUE

(Suite)

« Il y a quelques années, me trouvant dans un gros bourg de Bretagne, à l'entrée duquel se dresse un imposant calvaire, je demandai au maire qui m'accompagnait, ce qu'était ce monument et quel souvenir il rappelait. Il me répondit qu'il l'ignorait, qu'il ne s'en était jamais inquiété et que cela, d'ailleurs, lui était indifférent. Comment ce premier magistrat de la ville, dans son superbe dédain, pourrait-il avoir le souci d'empêcher quelque acte de vandalisme contre ce monument dont l'art est loin d'être absent ? Comment lui naîtrait l'idée qu'il y a intérêt public à veiller à sa conservation ?

Or, vous le savez, Messieurs, c'est l'ignorance, bien plus

que le fanatisme, qui se livre à des actes de vandalisme dont l'histoire de tous les âges n'est que trop remplie. Cette vérité n'est pas d'hier : déjà le roi Théodoric le Grand, qui se posait en héritier des traditions romaines, proclame dans un rescrit solennel que le *respect public*, bien mieux que la surveillance et la force, doit être la sauvegarde des monuments et de la beauté de Rome. »

Qu'il me soit permis d'ajouter ici que les instituteurs vivifieront l'histoire de la grande patrie par celle de la région, par l'étude de ses métiers, de ses arts, de son architecture, de tout ce qui a enfin contribué à former progressivement la physionomie de la race et celle de l'endroit.

Dans tous les sens, l'adaptation de l'enseignement ordinaire au milieu régional ouvre un champ immense à l'initiative des instituteurs et des institutrices. Ils pourront profiter de la géographie pour faire connaître l'origine des noms de lieu, pour montrer l'influence du sol, du climat, des cultures sur l'architecture et la distribution des logis.

Qu'ils mettent en lumière la merveilleuse adaptation des anciennes constructions à leur climat, le rapport, non moins intime, des formes architecturales et des matériaux du pays, ceux qui existent entre la décoration et les qualités de la matière.

Qu'ils montrent enfin la grande harmonie, la cohésion essentielle que l'on voit partout entre le milieu géographique qui est la nature même et l'art rustique qui en est issu.

Puissent-ils réussir à faire sentir que cet art n'a pas seulement utilisé tous les produits naturels que le milieu lui offrait, mais que, pour ainsi dire, l'âme du paysage même a exercé une influence particulièrement puissante sur l'effort humain tant que celui-ci a été livré à ses sources normales d'inspiration.

M. Th. Schaffer a édité, à Leipzig, une série de volumes, dans lesquels, sous ce titre : *Wie wir unsere Heimat sehen* (Comment nous voyons notre endroit natal), il se propose précisément de dégager les éléments esthétiques du milieu où nous vivons. Il analyse dans ses ouvrages des facteurs de beauté généralement méconnus et c'est tout un monde d'idées et de sensations qui s'évoquent à propos des visions les plus communes, des gestes les plus coutumiers.

Les professeurs auraient besoin de s'inspirer des méthodes de M. Schaffer dans l'enseignement de la géographie locale.

C'est par ces méthodes encore que les maîtres chargés de faire, avec leurs classes, des excursions instructives dans la localité qu'ils habitent, pourront les préparer.

Il y a déjà beaucoup d'instituteurs qui sont profondément dévoués aux idées que nous défendons ici. J'ai sous les yeux, en écrivant ces lignes, la lettre qu'un d'entre eux adressait naguère au Comité de la *Société nationale française pour l'Art à l'Ecole*. Je me permets de la reproduire, car c'est une voix vraiment autorisée que celle du pauvre maître d'école qui s'élève pour plaider en termes touchants la cause du Beau au village.

« Au milieu des bois, à l'air pur, essayant de remonter un courant, me débattant avec une énergie de désespoir contre cette terrible maladie qui touche tant d'instituteurs, je fais ce que je puis. J'espère. Voilà pourquoi je ne saurais ouvrir larges mes mains au sujet de cette société dont j'ai appris l'un des premiers la formation et de qui j'espère tant pour ceux qui viendront après nous.

Voilà pourquoi aussi, Monsieur le Secrétaire général, je n'ai pu l'an dernier, malgré tous mes efforts, fonder une société de l'*Art à l'Ecole* à..., où j'étais auparavant instituteur. Je n'avais là, comme ici d'ailleurs, qu'un poste de repos, avec six ou sept élèves en été, une dizaine en hiver, et je n'ai pu trouver dans les quelques maisons qui composent le village les adhésions nécessaires.

Et puis, Monsieur, il faut que je vous dise, dans ces campagnes (comme ailleurs du reste), l'argent est roi, l'argent est dieu, et il ne faut pas toucher à l'argent du bas de laine du paysan, à moins que pour une chose qui le touche de très près. Et les communes (pauvres ou riches) comptent, et ceci m'amène à une idée à laquelle je voudrais bien vous convertir :

Je vous en prie, Monsieur, cherchez donc quelque chose de bon marché, une innovation heureuse, à portée de toutes les bourses, de jolies choses à mettre entre toutes les mains pour peu d'argent. Ah ! Monsieur, les écoles aux murs peints à l'huile ! les parquets cirés ! les fenêtres très larges ! les lavages antiseptiques fréquents ! Ah ! vous ne savez parler que de Paris, des choses de Paris, des villes riches ! Ah ! Monsieur, faites donc quelque chose pour les écoles du village où l'instituteur n'a qu'à compter sur lui, où il prend sur son traitement pour acheter un joli tableau, où il achète lui-même des cadres et baisse la tête en pensant à ses fenêtres mal faites, à son plancher de classe mal nettoyé, et il n'a rien à dire à la municipalité... rien : on ne peut pas ou on ne veut pas.

Je me permets de vous adresser deux exemplaires d'un petit journal scolaire. Vous y trouverez quelques idées que

vous avez accueillies, il y a quelque temps, avec bien trop d'indulgence. Mon excuse en vous adressant ceci sera ma foi profonde en l'œuvre de beauté ; je suis un convaincu ; j'en ai convaincu quelques-uns ; ceci vous prouvera qu'ici on a fait quelque chose dans votre sens, et ce nous est un bonheur, Messieurs, d'avoir vibré à votre appel.

Je ne suis qu'un pauvre instituteur qui a un peu de raison dans un corps malade, à qui tout espoir et toute ambition est interdite, et qui n'a d'autre joie que de consacrer un peu de ce qu'il a de meilleur en lui, au service d'une cause sainte.
Albert R. »

Comment cet instituteur ne sentait-il pas que, même dans un pauvre village déshérité, il avait à sa disposition tous les éléments normaux de culture esthétique ?

Il a, sans doute, raison de se plaindre qu'on ne pense qu'aux villes, qu'on veuille tout modeler sur les cités, leurs modes, leurs goûts, mais il tombe dans le même travers en demandant pour ses élèves des bibelots, au lieu de leur ouvrir les yeux sur les jolies choses qui les entourent et qui ne coûteraient rien.

Ce n'est point en tapissant les salles de classe de gravures encadrées ou de céramiques peintes qu'on développe l'Art à l'Ecole du village, on tirera de la simple écuelle qui garnit les dressoirs et d'un siège robuste une meilleure leçon.

On est loin de ces idées dans les milieux pédagogiques.

Beaucoup d'instituteurs croient, du reste, notre programme irréalisable, j'en ai fait l'expérience.

En effet, chaque fois que j'ai eu l'occasion d'engager les maîtres et les maîtresses d'une école rurale à faire l'éducation esthétique et régionaliste de leurs élèves, je n'ai pas eu de peine à les convaincre des heureux résultats de cet enseignement ; mais presque tous se sont déclarés impuissants à triompher, dans ce domaine, de la mentalité campagnarde.

Au village, disent-ils, c'est caresser une utopie que de vouloir faire de l'*Art à l'Ecole*. L'enfant des classes ouvrières citadines pourra en profiter, mais nos petits paysans seront toujours réfractaires au sentiment du Beau.

Je suis, pour ma part, absolument persuadé que ces bons maîtres et ces bonnes maîtresses sont dans l'erreur et je prétends qu'il sera plus facile de former le goût du petit campagnard que celui du petit faubourien, à la condition que cette œuvre éducatrice soit bien entendue et ait pour but non pas une culture artistique factice et déracinante, mais un éveil prudent des instincts populaires atrophiés.

Cette éducation esthétique doit se poursuivre par le culte

du foyer, elle embrassera le meuble familial et la maison pour s'étendre à tous les objets confectionnés par l'industrie locale, pour atteindre enfin le village lui-même, avec son église et ses particularités, et toute la contrée qui lui sert d'horizon.

M. l'abbé Lisin a fait un travail sur la question de l'*Education esthétique et de la désertion des campagnes* et dans ses conclusions, il montre que pour retenir l'enfant au village, il faut chanter à l'enfant toute la poésie, toute la noblesse du labeur agricole et lui apprendre à goûter la splendeur des gestes familiers au travailleur des champs.

Le paysan se meut dans une atmosphère sublime qu'il ignore, il faut lui en rendre le sens, il faut aussi éviter que cette atmosphère ne soit troublée.

En ne le faisant pas, nous nous exposerions à dépouiller la vie champêtre de ce qui fait sa plus haute valeur, sa vertu et sa force et alors, les attractions citadines, avec leurs promesses de jouissances vulgaires et immédiates, l'emporteront sans conteste, car, privé de son idéal, le labeur agricole est plus dur, plus incertain dans ses résultats que celui de l'usine.

De plus en plus, la raison utilitaire sera insuffisante pour retenir à la terre la jeunesse campagnarde. « Il lui faut, dit M. Lisin, un lien plus puissant, plus intime et plus noble aussi ; il faut créer dans ces jeunes âmes l'amour du sol natal. »

Dans un rapport sur la *Désertion des Campagnes*, présenté par M. Boulec au Congrès d'économie sociale à Paris en 1909, je retrouve la même idée exprimée dans la phrase suivante : « Ce ne sont point seulement les difficultés et les dangers de la vie de la ville qu'il faudrait apprendre au petit paysan, je voudrais qu'on lui inspirât l'amour de la terre *pour sa propre beauté*.

Voilà une pensée haute et profonde dont toute notre pédagogie devrait se pénétrer.

Mais cette pédagogie étroite et pédante oublie trop que ce n'est point à la ville, mais au village, à ses mœurs, à sa langue, à son costume que s'inscrit nettement le génie d'une race. Loin de donner au petit paysan l'orgueil, l'amour de son village, elle ne cesse de l'en détourner en extirpant de son esprit et de ses habitudes, toutes les originalités du terroir pour en faire un petit être neutre et terne, uniformément passé sous la couche du même vernis.

Plus l'enfant des campagnes ressemble à l'enfant des villes, plus on crie au progrès, c'est de l'aberration !

Nous assistons au plus curieux des spectacles : tandis que les sociologues, les économistes et les philosophes déplorent l'exode des campagnes et élaborent de beaux programmes pour l'arrêter, l'école, dans plusieurs pays, le favorise et l'accentue et du petit gas qu'on lui livre, au lieu d'un homme des champs, c'est un futur rond-de-cuir qu'elle tend à fabriquer.

Cependant, pour la plupart, les élèves de nos écoles primaires rurales ne quittent plus tard ni leur région, ni leur commune, mais ils auront été éduqués comme s'ils devaient le faire.

C'est ce que reconnaissait avec sa haute autorité professionnelle, M. Edouard Blanguermon, dans un article sur *l'Art et la Région*, publié par la *Revue pédagogique de France* (15 novembre 1910).

Son étude est à la fois un examen de conscience et un manifeste et aussi l'heureux symptôme de temps nouveaux qui s'avancent, dans lesquels nos idées ne seront plus la fantaisie qu'on dédaigne, mais la vérité admise par tous.

(A suivre.)

Georges DE MONTENACH.



Résultats de la visite sanitaire

DES ENFANTS ENTRÉS EN CLASSE EN 1913, POUR LA PREMIÈRE FOIS

L'enquête faite en novembre 1913 démontre que 3,394 enfants sont entrés pour la première fois à l'école cette année-là. Il y avait 1,718 garçons (51 %) et 1,676 filles (49 %). Le dépouillement des formulaires d'enquête nous apprend que 217 enfants ont été reconnus atteints d'infirmités mentales ou physiques (114 garçons et 103 filles). Le pourcentage des élèves infirmes est de 6.40 ; en 1912, il avait été de 7.41, alors que la moyenne de la Suisse est de 11 à 12 % ; cette différence énorme, dans les chiffres proportionnels des élèves déclarés atteints d'anomalies, démontre que l'enquête n'est pas conduite avec assez d'exactitude dans la plupart de nos classes. Le matériel d'enquête reste dans les archives ; l'examen de l'enfant n'est pas fait sous toutes ses faces et l'on se sert de termes vagues pour désigner l'anomalie : exemple : « anormal ».

Le tableau ci-dessous donne, par district, le % des enfants atteints d'infirmités, dans les années 1909-1913.